

PÈRE ET FILLE SÈMENT

LES GRAINES D'UN DIALOGUE SUR LE MONDE AGRICOLE

Marine de Francqueville, jeune illustratrice, vient de publier *Celle qui nous colle aux bottes*, sa première bande dessinée. Soit 200 pages d'un dialogue intime avec son père agriculteur, entre reportage et documentaire, sur les contradictions de notre société, coincée entre l'injonction environnementale et le pragmatisme économique. Passionnant.

✍ TEXTE DE JÉRÔME SCHREFF



LE LIVRE

Celle qui nous colle aux bottes, de Marine de Francqueville, éd. Rue de l'échiquier, 208 pages.

Elle est néoparisienne, fraîchement diplômée de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (EnsAD). Lui est agriculteur conventionnel dans la Marne, à quelques encablures de Reims et de la retraite. Elle ne comprend pas pourquoi l'agriculture d'aujourd'hui persiste à utiliser des engrais, des pesticides, des produits chimiques. Lui est un cultivateur passionné qui pense rendement, prix à l'hectare, revenu. De ces deux-là, on pourrait penser qu'ils n'ont rien à se dire. Oui mais voilà :

la jeune illustratrice est la fille du paysan marnais. Et lorsqu'il s'est agi de mener son mémoire de fin d'études, au lieu de se pencher sur Raphaël ou Picasso, Marine de Francqueville a entamé un dialogue avec l'agriculture conventionnelle à travers Thibault, son père. Pour le pousser, le questionner, le bousculer. Pour parler de son métier à lui, pour comprendre. « *J'ai beau être fille d'agriculteur, je ne connais rien à ce monde-là*, explique-t-elle. *Les terres cultivées par mon père étaient à plusieurs kilomètres de la maison. Il y allait comme d'autres vont à leur travail. Quand j'ai commencé ce mémoire, j'étais pleine de préjugés, je le critiquais beaucoup, mais en vérité, je n'y connaissais rien.* »



Originnaire de la campagne marnaise et fille d'agriculteur, l'auteure a creusé un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur.

Aspirations environnementales et réalités du quotidien

Alors l'étudiante se documente et lit. Beaucoup. Sur l'agriculture, le monde rural d'hier et d'aujourd'hui. Son mémoire est une somme illustrée comme une bande dessinée. Le jury devant lequel elle soutient lui décerne ses félicitations. À telle enseigne que l'un de ses membres l'encourage à le publier. Le mémoire est donc envoyé à des maisons d'éditions, dont Rue de l'échiquier, qui accepte de sortir le livre. Marine de Francqueville s'attelle alors à son adaptation en format bande dessinée, flirtant avec le roman graphique et le documentaire. Et poursuit le dialogue avec son père.

Celle qui nous colle aux bottes, le premier livre de Marine de Francqueville, est sorti le 22 avril. Il fait 208 pages et se lit d'une traite, comme un dialogue donc, entre un père et sa fille certes, mais également entre deux générations, deux époques, deux mondes, urbain et rural, qu'en apparence tout oppose. « *Le but, c'était à la fois de rendre accessibles ces enjeux : quelle agriculture veut-on, quelle alimentation choisir, quel modèle économique pour en vivre ? Comment concilier les aspirations environnementales avec les réalités du quotidien ? C'est tout cela que je voulais interroger.* »

Au début du livre, la narratrice est tout à la fougue de ses 20 ans. Elle est scandalisée par l'emploi du glyphosate que son père continue d'utiliser et peste contre « le système capitaliste » qui oblige les agriculteurs à racheter régulièrement des graines aux semenciers pour garantir un rendement. Dans le livre, son père explique posément que contrairement à ce qu'imagine sa fille, il fait très attention à ne pas épuiser ses sols en cultivant, par exemple, de l'orge là où il vient de récolter du blé. Et entre les deux cultures, pour éviter de laisser le sol nu, il répand un engrais vert, mélange de graines de moutarde, de tournesol, de pois et de lin : « *ça occupe le sol et évite que les mauvaises herbes s'installent.* » Avant de concéder : « *Plus tard, je mettrai un petit coup de Roundup car maintenant il ne gèle plus assez. Avant, le gel s'occupait de la destruction naturelle des engrais verts. Alors cet engrais vert mourra, se décomposera et nourrira le sol.* »

Une pratique qui provoque l'ire de sa fille, à laquelle le père répond qu'il met « *10 fois moins de glyphosate que son voisin* », que le matériel dans lequel il a investi lui permet de répandre plus vite et d'utiliser moins de produits chimiques. « *Fais un potager de 2 mètres carrés, tu vas comprendre : il y a tellement de graines dans le sol, si tu veux produire quelque chose et gagner ta croûte avec, tu es obligé de réguler, de tenter de maîtriser les plantes concurrentes. Les hommes politiques proposent d'interdire le glyphosate mais sans nous expliquer comment faire autrement ! Alors on fait comme on peut.* »



Marine de Francqueville sort une première BD passionnante sur le monde de l'agriculture.

« Personne ne se lève le matin en se disant qu'il va verser du poison dans ses champs »

La narration, portée par un dessin poétique, simple et naïf, autant que par des dialogues très réussis, emprunte au reportage journalistique, au documentaire. L'auteure explique avoir beaucoup enregistré les conversations avec son père, en direct sur l'exploitation ou au téléphone. Tout comme elle a beaucoup photographié pour ensuite reproduire, case à case, les travaux des champs, les conversations, les planches des livres de sociologie ou d'histoire de l'agriculture. La BD se dévore autant parce qu'on a envie de connaître la suite du débat sans fin père/fille que parce qu'elle est scandée par une masse d'informations passionnantes sur un sujet qui concerne chacun et parle à tous.

Au fil du livre, le regard que l'auteure pose sur l'agriculture conventionnelle comme sur son père, change : « *Je me suis rendu compte que rien n'était aussi simple que je voulais le voir. Que personne ne se lève le matin en se disant qu'il va déverser du poison dans ses champs. Que si cela ne tenait qu'à lui, mon père, comme beaucoup d'agriculteurs, se passerait de glyphosate. Mais que pour l'heure, il n'y a pas d'alternative qui permet le même résultat. Mon père l'explique très bien : on lui a appris comme ça.* »

Et si son regard a changé, elle a aussi réussi à changer celui de son père : « *Je suis très fière de lui car, après 40 ans d'agriculture conventionnelle, il a entrepris la conversion d'une parcelle de son exploitation en bio. Je parle de lui sans généraliser car ce livre n'est pas une étude sur le monde agricole mais le témoignage d'un agriculteur parmi d'autres. Mais je sais qu'ils sont très nombreux comme lui, à être passionnés par leur métier, à s'intéresser aux autres modes de culture, à comment produire autrement, en préservant l'environnement. Tous les deux, nous avons dépassé les discussions familiales des repas dominicaux pour aller au fond du sujet. Cela prouve surtout qu'il faut se parler, débattre et communiquer. Y compris quand on n'est pas d'accord. On ne change pas forcément d'avis mais cela permet de mieux se comprendre.* » ■

MARQUE-PAGE



DANSEUSE, ESPIONNE OU AVIATRICE ?, de Jacqueline Forget, éd. Cabédita.

L'auteure est témoin des évolutions du XX^e siècle. Elle est traductrice auprès de Jean Monnet lors de la création de la CECA, responsable de collections à l'Otan, formatrice à l'OMS, consultante à l'étranger. Ses passions artistiques se mêlent aux rencontres avec des diplomates et des responsables d'institutions internationales.



LA VIE DISCRÈTE DES PIERRES, de Jean-Claude Gall, éd. Jérôme Do Bentzinger.

L'ouvrage éveille le regard à « l'intelligence » et à la beauté cachée des pierres. Il invite à voyager à l'échelle du minéral où l'insolite côtoie l'œuvre d'art. Les pierres demeurent le support favori auquel le talent du sculpteur insufflé sa vision de l'homme et sa perception du monde. Jean-Claude Gall est professeur émérite à l'École et observatoire des Sciences de la Terre de l'université de Strasbourg.